

LA MISE À NU

JEAN-PHILIPPE BLONDEL



LA MISE À NU

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2018
ISBN : 978-2-283-03022-6

à M.F., V.O., A.G.,
A.C., G.A., R.D., S.D. et C.P.

ANTHRACITE

Je n'étais pas à ma place. Je déambulais dans l'enfilade des salles, une flûte d'un champagne trop vert à la main. Je regardais les autres invités. Leur assurance. Leur port de tête. Leurs mimiques. Ils tenaient des conciliabules, s'esclaffaient, observaient des groupes rivaux, jetaient de temps à autre un regard sur les toiles, s'extasiaient bruyamment, se retournaient, murmuraient à l'oreille de leurs acolytes une anecdote croustillante ou un commentaire acerbe qui démontait en un clin d'œil le travail qu'ils venaient de louer. Les hommes portaient des vestes à l'aspect savamment négligé. Les femmes riaient à gorge déployée dans leurs robes noires et touchaient à intervalles réguliers le bras ou l'épaule de leurs partenaires masculins.

Un vernissage, et tout son décorum. En fait, on n'était pas très loin de l'image stéréotypée que j'en avais. Je n'étais pas un habitué de ce genre d'événements. Au cours des cinquante-huit années de mon existence, j'avais finalement peu fréquenté le monde des arts plastiques. C'était la deuxième fois seulement que j'étais convié à ce type de cérémonie. La première avait eu lieu plus d'un quart de siècle auparavant. J'accompagnais alors un ami qui exposait, fébrile, avec les artistes locaux. Nous avions nous-mêmes accroché ses tableaux.

Tandis que ce soir-là, bien sûr, était différent. Le peintre était un autochtone, certes, mais sa notoriété s'étendait jusque dans la capitale et même hors de nos frontières. Alexandre Laudin : la preuve vivante que l'art n'a cure des origines géographiques et sociales – il était né et avait grandi ici, dans un lotissement de l'agglomération de cette ville de province où ses parents résidaient encore. Quant à lui, je l'imaginais bien installé dans le X^e ou le XI^e arrondissement. Bastille. République. Là où la vie bat plus vite.

Laudin fait la fierté de la ville et de ses habitants. Il est notre caution culturelle et la référence que nous aimons glisser au détour d'une conversation, histoire de montrer qu'il n'y a pas qu'à Paris que. Son nom a commencé à circuler il y a une dizaine d'années, si je me souviens bien. Avec des mentions de plus en plus nombreuses dans la presse locale, régionale, puis nationale. Une ascension discrète mais régulière. La semaine dernière, sa photo s'étalait à la une du journal. On annonçait cette exposition exceptionnelle, sorte de minirétrospective de quinze ans de recherches picturales. Les tableaux ne resteraient dans cette galerie que deux semaines avant de s'envoler pour Rome, Londres ou Amsterdam, où les amateurs commençaient à s'impatienter. Cependant Laudin avait tenu à cet accrochage dans son fief, avant de se mondialiser. Sa fidélité à ses origines avait été fort louée par le journaliste. Le message était clair : Alexandre Laudin, au moins, ne se la pétaît pas. Le vernissage aurait lieu le vendredi soir. Soirée privée. Sur invitation. Je

me rappelle avoir scruté en souriant le portrait d'Alexandre Laudin dans le journal. Je le reconnaissais à peine. Il ne ressemblait pas à l'élève qu'il avait été lorsque je lui avais enseigné l'anglais, vingt ans auparavant. Je devais l'avoir eu en première, mais il ne m'avait pas marqué. J'ai souri, comme chaque fois que j'employais le verbe « avoir » pour évoquer la relation entre élève et professeur. *Monsieur Bichat ? Je l'ai eu en cinquième. T'as eu de la chance de pas avoir la mère Aumont.* C'est ainsi que nous nous définissons, eux et nous. Nous nous appartenons pendant quelques mois. Puis, nous nous redonnons notre liberté. Nous nous oublions.

Aujourd'hui, bien sûr, je remarquerais Alexandre Laudin. Sur les photographies parues dans la presse, il fixait l'objectif d'un œil dur et presque insolent. Il respirait l'argent et l'estime de soi. Physiquement, il avait l'air de s'être considérablement étoffé, lui qui ne m'évoquait qu'une silhouette malingre, un chat famélique dans les couloirs du lycée. Il avait dû fréquenter avec assiduité les salles de sport et les spas.

Avec ses cheveux mi-longs et sa barbe de trois jours, il aurait pu devenir l'effigie d'une campagne de publicité pour parfum masculin.

J'avais été très surpris de trouver l'invitation pour ce vernissage dans ma boîte aux lettres. Je faisais donc partie des happy few, dont le nombre s'élevait tout de même à presque deux cents, à vue de nez. J'avais été flatté, bien sûr, perplexe aussi. Il m'était rarement arrivé de croiser Alexandre Laudin au cours des vingt dernières années, et, quand cela se produisait, nous nous contentions de hocher la tête d'un air entendu en murmurant une phrase de politesse anodine. Nous n'avions pas envie d'entendre parler de nos existences respectives. J'ai supposé que mon nom était apparu par erreur sur la liste de diffusion du centre culturel qui organisait l'événement. Flatté ou non, j'avais décidé que je ne m'y rendrais pas. Je n'avais rien à espérer de ce type de soirée où je ne connaissais personne. J'anticipais sur ce que serait ma solitude. Mon désœuvrement. Le sentiment de ne pas être à ma

place. Je préférerais m'affaler sur le canapé et lire le roman que j'avais commencé la veille. Ou me perdre dans les méandres d'une série télévisée anglaise sur les déboires de l'aristocratie et de la domesticité au début du vingtième siècle.

Oui, mais voilà. La journée avait été harassante. Célia Richon, en seconde B, avait été encore plus insupportable que d'habitude. Elle me narguait avec son sourire en coin et levait les yeux au ciel quand je lui faisais des remarques. Et évidemment, la professeure principale des 2B, qui enseigne l'EPS, ne comprenait pas comment Célia pouvait se montrer sous des jours aussi différents en anglais et en sport. Avec elle, ajoutait-elle perfidement, elle était adorable. J'entendais bien, sous son sourire carnassier, la mise en cause de mes pratiques pédagogiques et, surtout, les sarcasmes sur mon âge. Il serait peut-être temps de raccrocher, non ? Ajoutons à cela un agacement grandissant devant mes terminales qui passaient leur temps à tenter de consulter leur portable, et l'annonce de l'arrivée d'un perturbateur remercié par

les autres établissements en première littéraire. Je n'avais pas arrêté de soupirer et Isabelle, ma collègue de philosophie, me l'avait fait remarquer. De toute évidence, j'avais perdu la flamme, si tant est que je l'avais jamais eue, et l'énergie à déployer pour capter un minimum d'attention de la part des élèves m'épuisait chaque jour davantage. J'envisageais les quatre années d'enseignement qui me restaient à assurer avec inquiétude, d'autant que nous n'étions pas à l'abri d'une nouvelle décision ministérielle reculant l'âge légal de départ en retraite à soixante-cinq, voire soixante-dix ans. J'avais deux paquets de copies en souffrance, mais, quand j'étais rentré dans l'appartement froid, je n'avais pas eu envie d'y rester. J'avais monté le chauffage à fond, au diable les restrictions, après moi le déluge. L'invitation était en vue sur la table du salon. Je l'avais enfournée dans la poche de mon manteau, et j'étais ressorti immédiatement. Sur le chemin, je m'étais dit que dans ce genre de pince-fesses il devait y avoir une nourriture à profusion et que, si je me

débrouillais bien, je n'aurais même pas besoin de préparer le dîner. Et quand je rentrerais, il ferait si chaud que j'hésiterais à entrouvrir une fenêtre. Le bonheur. En attendant, j'allais me gaver d'amuse-bouches.

Je regardais la foule. Le craquèlement des fonds de teint. Les traces d'opérations de chirurgie esthétique. Le plissement des peaux. Le papillonnement des cils. J'entendais les rires qui sonnaient faux. Vraiment, ce n'était pas mon monde. Je préférais de loin l'anonymat des salles de cinéma dans lesquelles je me rendais souvent le dimanche, à la séance de dix-huit heures, pour être sûr de n'être dérangé par personne et de pouvoir m'installer tranquillement au troisième ou quatrième rang, prêt à être écrasé par l'écran et la projection des images au sein desquelles je plongeais, oubliant brutalement tout ce qui se déroulait à l'extérieur. Pour les films, comme pour les romans, que je dévorais avec une régularité de métro-nome, je ne mettais aucune barrière – je tombais dans tous les pièges que l'auteur

ou le réalisateur me tendait, et je me perdais avec délice dans les dédales de la fiction. Je me souvenais de l'ami de Mary Poppins, ce ramoneur qui dessinait à la craie de magnifiques tableaux dans lesquels on pouvait sauter et se réincarner. Je rêvais de le rencontrer.

Je n'avais pas été surpris par les toiles. Au fil des années, j'avais vu plusieurs reproductions dans le journal local et sur les affiches qui ornaient les murs de la ville. J'avais également effectué quelques recherches virtuelles et, lorsque les médias avaient commencé à parler de Laudin, je m'étais même connecté au site qu'il avait créé pour promouvoir son œuvre, site qui avait d'ailleurs disparu une fois sa notoriété établie.

De grandes silhouettes grises, presque verticales, soudain trouées par des touches de couleurs vives. Des foules attendant, le regard inquiet, un dénouement. Un cataclysme. Des visages travaillés, déformés, les yeux exorbités. Une vision dérangement de l'humanité, qui tenait à la fois de Francis Bacon et de Munch, avec cette

touche incongrue de Buffet, ce peintre oublié dont les reproductions ornaient les murs de la salle à manger, chez mes parents, quand j'étais enfant. De quoi geler définitivement l'atmosphère déjà glaciale dans laquelle se déroulaient les repas familiaux.

Il y avait sans doute d'autres influences, mais je ne voulais pas m'engager sur la pente savonneuse des comparaisons et des analyses. Ma culture picturale n'était pas assez étendue. Je trouvais l'ensemble intéressant, mais j'étais conscient que l'utilisation de cet adjectif aurait fait grincer les dents de l'artiste s'il en avait eu vent. Perturbant, certes, toutefois pas réellement novateur. Et, surtout, mon regard glissait sur les tableaux sans rester accroché à aucun. Il ne s'en dégageait aucune émotion, c'était probablement le but recherché par le peintre. Un monde froid et brutal. L'exposition d'une dystopie. Soit. Ce qui me contrariait davantage, c'est que, dernièrement, Alexandre Laudin semblait se répéter, dans les thèmes, la palette, les traits. Comme si,

à l'aube de sa carrière, il restait indécis, sur l'un des barreaux inférieurs de l'échelle qui devait l'emmener vers le soleil. J'ai souri à la phrase ampoulée que je venais de prononcer mentalement. De salle en salle, j'avais atteint la plus éloignée de l'entrée. Elle était déserte et donnait sur un petit jardin plongé dans l'obscurité. Les conversations et les éclats de rire venus du hall y parvenaient étouffés et presque irréels.

« Vous souriez, monsieur Claret ? »

J'ai sursauté. Il était là, dans un coin de la pièce, appuyé contre le mur. Il s'est avancé, détendu, souple, sûr de lui, exhalant cette prestance que ne peuvent donner que le succès et le mitan de la trentaine – lorsqu'on est en train de construire son chemin, que les tâtonnements sont derrière soi et que la fatigue ne se fait pas encore sentir.

« Vous vous souvenez de moi ? »

– Évidemment. Ce n'est pas difficile. La presse et Internet nous donnent de vos nouvelles régulièrement. Qu'est-ce que vous fabriquez dans cette salle ? Ne

devriez-vous pas être dans le grand hall, au milieu des invités ?

– Je viens de m'échapper, en réalité. J'ai besoin de quelques minutes de calme avant de me lancer dans mon discours.

– Alors je vais vous laisser tranquille.

– Non, restez. Je suis content de vous voir. Vous allez bien ?

– Je vais, ce qui n'est déjà pas si mal. Félicitations pour votre parcours en tout cas.

– Vous n'auriez jamais imaginé que j'embrasserais cette carrière-là, quand j'étais élève, n'est-ce pas ? »

Je jetai un nouveau coup d'œil aux toiles. C'est à elles que je m'adressais quand je répondis.

« Vous savez, on s'aperçoit au fil du temps qu'on connaît bien peu les adolescents que l'on a devant soi. C'est après le lycée qu'ils prennent leur envol. Qu'ils font leur choix. Forment leurs alliances. Montent, descendent, stagnent. Mais alors, généralement, on ne peut plus leur venir en aide, parce qu'ils ne nous adressent plus aucun signe. On ne fait que les

accompagner pendant un très court laps de temps. Je suis flatté que vous vous rap-
peliez mon nom.

– J’aimais bien vos cours.

– C’est gentil à vous. Je ne crois pas vous avoir apporté quoi que ce soit d’utile en ce qui concerne la peinture, cela dit. »

Un geste de la main pour balayer l’objection.

« Personne ne pouvait me guider dans ce chemin, je crois. Je l’avais déjà emprunté depuis longtemps. Oh, mon Dieu, on dirait que je réponds à une interview à la radio et que j’enchaîne les poncifs. Je suis désolé. Quoi qu’il en soit, dans votre classe, je me sentais rassuré. J’avais l’impression que, pendant l’heure que je passais avec vous, rien ne pourrait m’arriver. Je ne suis pas sûr que cela fasse sens.

– Pas trop non, mais c’est toujours agréable à entendre. Alors, j’ai appris que la prochaine exposition se tiendra à Amsterdam ?

– Madrid avant. Les Pays-Bas ensuite. Et je dois me rendre en Autriche d’ici

quelques semaines pour finaliser un projet avec une galerie. Je m'européanise.

– Pourtant vous commencez par un vernissage dans votre ville d'origine. Vous êtes d'une fidélité touchante, comme dit le journal local. »

Il a émis un gloussement et s'est approché de quelques pas.

« Soyons honnêtes, c'est avant tout une façon de me faire mousser et de frimer auprès de tous ceux qui, ici, m'ont pris pour un crétin fini. Et aussi une manière de rendre hommage à une municipalité qui m'a beaucoup aidé. De m'assurer son soutien au moment où j'aurai besoin de son secours. On sait ce que c'est, la vie d'artiste. Des hauts, des bas. Un jour, je serai sans doute passé de mode.

– Vous êtes très pessimiste.

– Lucide, plutôt. Ça ne m'empêche pas de profiter de tout ce qui arrive. Au contraire, je crois. »

Nous sommes restés quelques secondes côte à côte. Nous nous tenions face à l'une de ses plus anciennes toiles. Sa période verticale, comme je l'appelle. Des tours,